

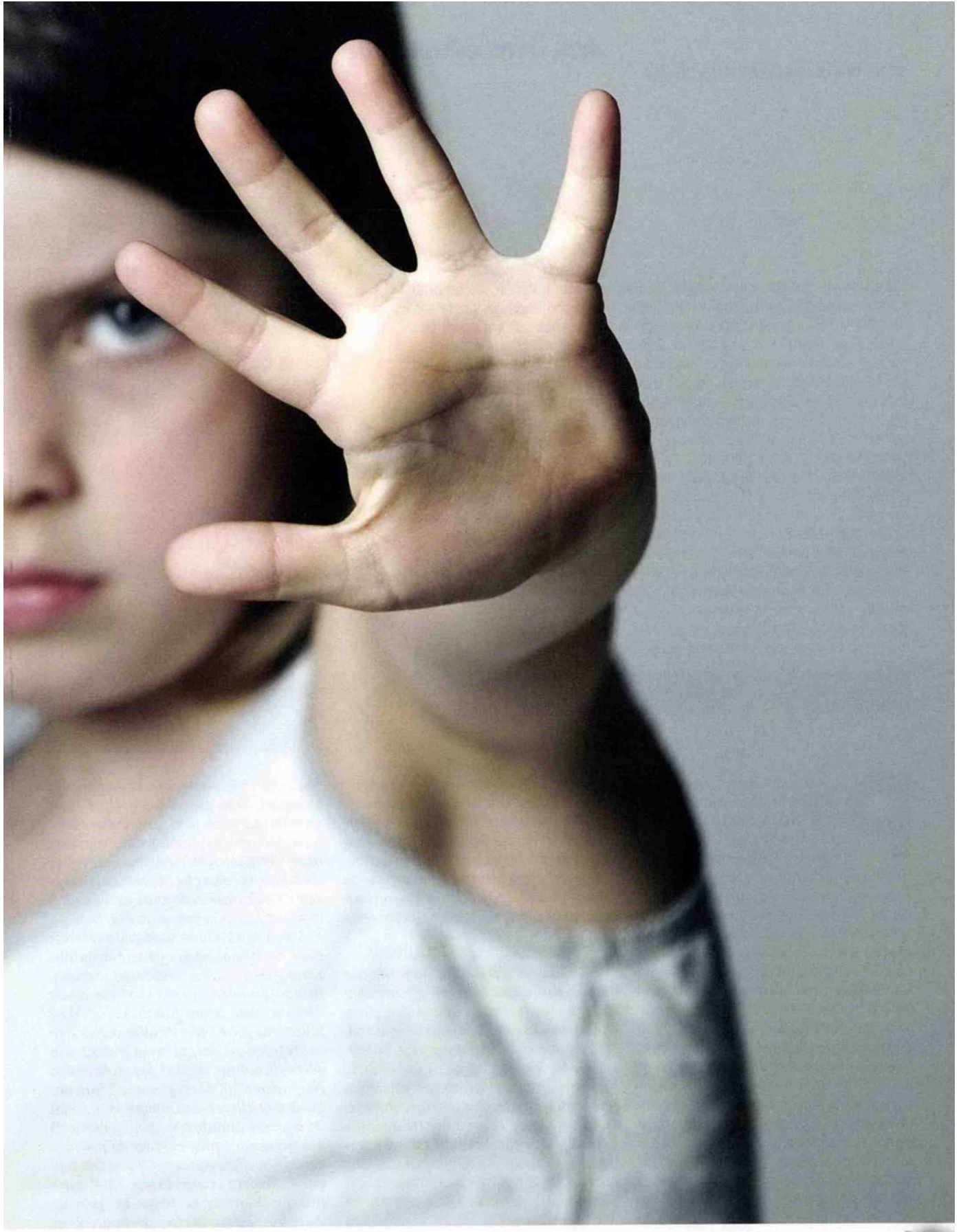
BIEN VIVRE *éducation*



STOPPONS LE HARCÈLEMENT À L'ÉCOLE

Chaque année, 700000 élèves sont victimes d'agressions, insultes, vexations répétées... en milieu scolaire.
Associations, parents, enfants se mobilisent contre ce fléau.

STOCK





STOPPONS LE HARCÈLEMENT À L'ÉCOLE

C'est une vie qui s'écroule parfois. L'enfant est mis à l'écart, incompris, parfois honteux et surtout très malheureux. Il perd confiance en lui et dans les autres. Et se croit perdu. Tenu par le silence que lui imposent ses harceleurs. Traqué jusque chez lui. Car si ce phénomène existe dans les cours d'école, le harcèlement s'amplifie par les réseaux sociaux, en-dehors des heures de cours, et use parfois d'images très intimes. L'arrêter reste une délicate affaire. Dans l'enquête de climat scolaire du second degré, les atteintes les plus souvent évoquées sont les insultes (57 %), les sobriquets (39 %) et les mises à l'écart (37 %). Les violences physiques graves concernent 3 % des élèves et les violences à caractère sexuel 5 à 7 % (Source : Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance, 2013). En primaire, 12 % des élèves se disent victimes de harcèlement. Au lycée, le chiffre tombe à 3,4 %. Au total, environ 700 000 élèves sont concernés – sur 12,4 millions d'enfants scolarisés en France. Comment réagir si votre enfant devient l'un d'eux ? Pour d'éviter d'autres drames, associations, parents de victimes et enfants qui ont traversé cet enfer, se mobilisent. En France, le 9 novembre est la troisième Journée nationale de lutte contre le harcèlement scolaire. C'est l'occasion de rappeler que le harcèlement est un délit. Le sujet est trop grave pour ne pas en parler et le sous-estimer.



VÉRONIQUE DURAND
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION, VDURAND@LAVIE.FR



Pour une broutille, une jalousie, un règlement de comptes... un élève devient soudain la cible de ses pairs : moqué, stigmatisé, menacé. Trop souvent, il s'emure dans le silence et encaisse. Le temps passe, la plupart s'en sortent ; mais certains n'ont pas trouvé d'autre issue que le suicide. Spécialiste de la question, le psychologue et chercheur scandinave Dan Olweus a élaboré cette définition du harcèlement : « Un élève est victime de violence lorsqu'il est exposé de manière répétée et à long terme à des actions négatives de la part d'un ou plusieurs élèves visant à lui porter préjudice, à le blesser ou à le mettre en difficulté. Il s'agit d'une situation intentionnellement agressive, induisant une relation d'asservissement psychologique. » Le rapport du sociologue de l'éducation Éric Debarbieux avait permis, en 2011, de mieux appréhender cette réalité. Et depuis ? « En cinq ans, plus de 300 "référé harcèlement" ont été répartis sur le territoire. Les enquêtes de

climat scolaire et le numéro vert 30 20, lancé il y a deux ans, aident à mieux cerner le phénomène », avance André Canvel, délégué ministériel chargé de la prévention et de la lutte contre les violences en milieu scolaire. « Le harcèlement n'est plus un non-dit aujourd'hui. Un collégien sur 10 se dit harcelé. Parmi ces 10 %, 5 % le sont fortement. »

Le rôle délicat des adultes

« Les élèves qui reçoivent une formation de médiateurs peuvent gérer efficacement les injures ou brimades entre pairs, poursuit André Canvel. Mais nous devons veiller à ne pas trop leur faire porter. Le harcèlement n'est pas l'affaire des enfants : c'est une situation grave qui relève du ressort des adultes, chargés d'assurer leur sécurité. » Leur rôle s'avère néanmoins délicat. Souvent, l'enfant cache à ses parents la réalité de ce qu'il vit, comme le rappelle Emmanuelle Piquet, thérapeute, auteure de *Te laisse pas faire !* (Payot) et *Je me défends du harcèlement*

(Albin Michel). « 60 % des enfants harcelés se taisent, d'une part pour protéger leurs parents et d'autre part pour éviter qu'ils interviennent, explique-t-elle. Non sans raison. Trop souvent, la réponse des adultes consiste à moraliser les harceleurs et à leur dire : "Ce serait bien de jouer avec Justin", ce qui ne fait qu'aggraver la situation. »

Vice-présidente de l'association Marcel ment, Catherine Latrompette, dont la fille, Kiara, a été harcelée en sixième, le reconnaît : « Quand on s'en rend compte, on est démuni. Nous avons fait tout ce qu'il ne fallait pas faire ! Je suis allée parler à la petite fille de 11 ans qui la maltraitait, à la sortie du collège, devant des professeurs. Nous avons fait des captures d'écran des insultes qu'elle recevait chaque jour. Avant de déposer plainte à la gendarmerie, il nous a semblé plus correct de prendre contact avec ses parents. Ça s'est très mal passé : la mère a répondu que c'était notre fille qui cherchait la sienne. Les parents entre eux ne peuvent résoudre la situation.



À LIRE

Le Harcèlement scolaire en 100 questions, d'Emmanuelle Piquet, Tallandier, 2017, 14,90 €.

#J'aime les autres, de Catherine Verdier, le Rocher, 2017, 14,90 €.

Mieux vaut faire appel à des médiateurs. » Si l'adolescente s'est arrêtée, se sachant surveillée, elle a envoyé ses amies asséner des « T'es une menteuse ! »

Par ailleurs, la crise d'adolescence peut masquer la cause réelle des symptômes : mal-être, baisse de motivation à l'école, agressivité, etc. Beaucoup d'adultes minimisent aussi la gravité de la situation : « Ce sont des chamailleries, des gamineries, il faut qu'ils apprennent à gérer seuls, etc. » Il y a enfin la spécificité des parents qui cherchent à éduquer dans la non-violence. « Ces "parents Gandhi" encouragent leur enfant à afficher de l'indifférence, relève Emmanuelle Piquet. C'est compliqué, car ce qu'il vit est très douloureux. Ils risquent aussi de donner une vision déformée du monde, où des forts asservissent des faibles et, pas de bol, leur enfant se trouve dans cette seconde catégorie. En éducation, apprendre à se faire respecter est une compétence essentielle, gage d'une paix véritable. »

À l'adolescence, période où l'on cherche son identité, les mots qui hier laissaient de marbre peuvent soudain blesser. Pourtant menue, Kiara était traitée de « grosse », avec des phrases assassines du style « Tu ne sers à rien ! » Avec du recul, elle avouera : « J'en étais convaincue... » « Le harcèlement sape le fondement psychique même de l'individu : l'estime de soi », déplore dans son ouvrage #j'aimelesautres (Éditions du Rocher) la psychologue Catherine Verdier, vice-présidente de l'association Marion la main tendue, créée à la suite du suicide de Marion Fraisse, à 13 ans. Son atelier thérapeutique Stop bullying and go (« arrête l'intimidation et va ») aide d'ailleurs les victimes à mieux se connaître et s'affirmer. « Certains en viennent même à penser qu'ils le méritent, complète Aroua Biri, experte en cybersécurité, en big data et en cyberharcèlement des mineurs. Ce phénomène entraîne une approche erronée du réel et fausse la mécanique des interactions relationnelles. La victime développe des attitudes, des réflexes,

qui peuvent se répercuter à l'âge adulte : un ex-harcélé sera plus facilement pris dans des jeux de manipulation. »

Éduquer la victime à riposter

« L'enfant n'est pas harcelé parce qu'il est ceci ou cela, mais parce qu'il est vulnérable. » Telle est la théorie d'Emmanuelle Piquet, formée à l'École de Palo Alto (courant de pensée systémique dont le modèle de communication a renouvelé l'approche relationnelle, notamment la thérapie familiale). Et son pari : entraîner la victime à répondre elle-même aux attaques, afin qu'elles cessent définitivement. Ses centres de consultation et de formation dédiés aux souffrances, Chagrin scolaire, aident chaque année 2000 enfants. Première étape, fondamentale : convaincre la victime que la situation peut changer. Elle répète, tel un mantra : « Être harcelé n'est pas une fatalité, c'est une interaction à un moment donné, qui peut cesser. On a toujours un impact sur nos relations. »

STOPPONS LE HARCÈLEMENT À L'ÉCOLE

Deuxième étape : changer de posture. « Ces enfants exposent leur volonté vitale, farouche, de s'intégrer. Ils deviennent des mendiants : d'amitié, de participer à un jeu, d'intégrer un groupe et, pour cela, donneront leur goûter, accepteront le chantage, etc. Plus ils mentent, moins ils obtiennent. » Pour inverser la vapeur, la psychothérapeute élabore une stratégie : « Il s'agit de trouver une activité propre, afin de montrer que pour lui, ce n'est pas un problème d'être seul. Selon ses goûts, ce peut être un livre, un origami, un casse-tête, etc. » De mêche avec son institutrice, un garçon s'est vu confier la responsabilité du hamster pendant la récréation. Il restait près de la cage installée dans la cour et avait pour consigne de dire « non ! » à ceux qui proposaient leur aide. « Ces stratégies placent l'enfant dans une interaction totalement différente. »

Troisième étape : développer sa répartie et l'autodérision. « C'est difficile pour un adolescent qui a tendance à être susceptible et parano. Mais essentiel. Celui qui sait rire de lui-même, comme l'anguille, est insaisissable : rien ne l'atteint. » Un impératif : « Être "clashant" sans être méchant. » Ces « flèches » verbales ne s'en prendront pas au physique du harceleur, mais railleront sa posture, son besoin de popularité, de pouvoir. Des mises en situation et jeux de rôle, des exercices devant un miroir aideront le jeune à trouver les bonnes réparties.

Responsabiliser les harceleurs

Une autre méthode investit sur les harceleurs. Qui sont-ils ? Il n'existe pas de profil type. Aroua Biri, réserviste de l'Éducation nationale, relève que « certains ont eux-mêmes subi des violences. Il peut s'agir d'un ancien harcelé qui reprend ainsi le contrôle en s'en prenant à de plus faibles que lui. Ce sont des enfants en souffrance, qui manquent de confiance en eux. Quand on est bien dans sa peau, on n'éprouve pas le besoin de rabaisser les autres. Pour être en position de leader d'un groupe et asseoir leur ascendant, le seul moyen qu'ils ont trouvé, c'est de créer des boucs émissaires. Le mal est hypnotisant. » Beaucoup ne mesurent pas la gravité de leurs attaques et évoquent « un jeu ».

Président de l'Association pour la prévention de phénomènes de harcèlement entre élèves (l'APHEE), professeur de philosophie, Jean-Pierre Bellon, a introduit en France la méthode de la préoccupation



partagée (site : preoccupationpartagee.org) inspirée par celle d'Anatol Pikas. Ce psychologue suédois considère que « pour mettre fin à l'intimidation, il faut prioritairement travailler avec ceux qui en sont les auteurs en brisant l'effet de groupe et en les guidant vers une autre voie, celle du règlement du problème ».

Face à un cas avéré, l'intervenant organise une série d'entretiens individuels avec les élèves harceleurs. Il adopte d'emblée une attitude empathique, non blâmante et non culpabilisante. Il montre simplement sa préoccupation pour cet élève dont on se moque et il demande ce qu'on pourrait faire. « Cela place ceux qui ont pris part à l'intimidation en situation de trouver par eux-mêmes une solution au problème qu'ils ont créé ! Cela constitue un excellent processus de réparation », assure Jean-Pierre Bellon. Utopique, cette méthode bienveillante ? « Certainement pas ! Les enquêtes internationales qui l'ont évaluée ont montré qu'elle permettait de résoudre plus de 75 % des situations. Les expériences que nous

avons menées en France confirment ce taux élevé de réussite. » Cette méthode prend du temps, mais elle permet à tous de sortir la tête haute.

Sensibiliser les témoins

Kiara a vraiment souffert du silence des autres : « Comme personne ne réagit, on a l'impression qu'ils sont tous d'accord. » Cette année, la campagne de sensibilisation à l'occasion de la Journée nationale de lutte contre le harcèlement scolaire, qui aura lieu le 9 novembre, mettra en lumière le rôle clé des témoins. On en distingue trois types : les « supporteurs », qui sont complices des violences commises, les « outsiders », qui restent en retrait et ne disent rien, et les « défenseurs », qui s'opposent au harcèlement. Ils ne sont pas légion, et pour cause : prendre la défense d'un opprimé revient à risquer d'être ostracisé à son tour. Par ailleurs, la gravité des faits n'est pas toujours mesurée, surtout en l'absence de demande de secours de la part de la victime. Ainsi un témoin passif de



Un harcèlement virtuel mais bien réel

» « Les mineurs cyberharcelés n'ont pas de répit même quand ils rentrent chez eux et qu'ils sont, la nuit, dans leur chambre », pointe l'experte Aroua Biri. Le temps moyen hebdomadaire passé sur les réseaux sociaux s'élève à 5 h 40 pour les 7-12 ans et 14 h 10 pour les 13-19 ans. D'après une étude de Catherine Blaya, présidente de l'Observatoire international de la violence à l'école, 40 % des collégiens et lycéens disent avoir été victimes d'une agression en ligne en 2015. Une autre étude de 2016 sur le cybersexisme établit que 20 % des filles et 16 % des garçons ont été insultés par rapport à leur apparence physique. En 2016, le ministère de l'Éducation nationale a publié un protocole spécifique de prise en charge sur le site : nonauharcèlement.education.gouv.fr

PROLONGEZ CES PAGES



Bien vivre Spiritualité
sur RCF le jeudi
9 novembre, à 12h 50.

Avec Stéphanie Combe, en direct,
au micro de Quentin Lachèze dans les
Bonnes Ondes. Fréquences RCF
au 04 72 38 62 10 ou sur www.rcf.fr

14 ans a-t-il expliqué : « Je serais intervenu si elle me l'avait demandé ! Là, je me disais que ça ne la dérangeait pas. »

Le sociologue Omar Zanna, docteur en psychologie, a élaboré deux programmes – en primaire et au collège – dans des écoles de l'Ouest de la France afin de développer l'empathie, cette capacité à se mettre à la place de l'autre, à le comprendre, tout en sachant s'affirmer. Interviewé par *La Vie* en 2015, il expliquait s'être appuyé sur des jeux de rôle, du théâtre, des jeux, comme un parcours en aveugle où l'un est guidé par son équipier. Pour la première fois, des élèves harceleurs ont pu ressentir ce qu'un enfant harcelé éprouvait. Et à l'inverse, des timides ont pris de l'assurance. Sur la cohorte étudiée, « la proportion d'élèves harcelés est passée de 15 % à 6 % et tous les élèves ont enrichi leur vocabulaire afin d'exprimer leurs émotions. »

« Les mots sont l'ennemi de la violence », abonde Catherine Verdier. Cette psychologue a élaboré pour sa part la méthode des « 3 E » (émotions, estime et empathie), qui

consiste à doter tous les enfants d'un vocabulaire émotionnel, à renforcer l'estime de soi de chacun et à développer leur capacité d'empathie. « Avoir conscience de ses propres cycles émotionnels facilite la gestion de ses besoins et donc l'adaptation à autrui. »

« Faire bouger les témoins est essentiel », insiste Éric Debarbieux, qui plébiscite la pédagogie coopérative, les projets – journal scolaire, maquettes – les recherches de solution en groupes. « Le groupe doit devenir le médiateur entre la victime et le harceleur. » Mais il souligne surtout l'importance de la cohérence des adultes et de l'alliance éducative entre l'école et les parents. « La solution du harcèlement est collective, et non du seul ressort de la vie scolaire ou du professeur principal. Il s'agit de prévention indirecte : des études ont montré que dans les établissements où les adultes parviennent à résoudre leurs propres conflits, où les parents et les nouveaux profs sont bien accueillis, le climat s'améliore et le harcèlement en milieu scolaire diminue. » Chacun a son rôle à jouer. ♡ STÉPHANIE COMBE